

Briser le miroir de l'auto-contemplation

Don Juan : « Les guerriers passent des années dans un état où ils ne sont ni des hommes ordinaires ni des guerriers ».

Carlos : « Que font-ils à la fin ? Choisissent-ils ? »

Don Juan : « Non, ils n'ont pas le choix. Ils prennent tous conscience un jour qu'ils sont des sorciers. Le problème réside dans le fait que le miroir de l'auto-contemplation est extrêmement puissant et ne lâche ses victimes qu'après une lutte féroce.

Je vais te raconter l'histoire du *ticket pour l'impeccabilité* d'un sorcier : je vais te raconter l'histoire de ma mort.

Après avoir passé trois ans de formation auprès du *nagual* Julian et de ses sorciers, j'avais l'impression d'avoir vécu une vie entière à être exploité. Le jour où j'estimais que je n'avais plus rien à faire dans la maison de Julian je partis dans le monde.

Après un certain temps durant lequel je fis de petits travaux en me déplaçant je rencontrai une jeune veuve, indienne comme moi, qui avait été la femme d'un homme auquel j'étais redevable. J'essayai d'honorer ma dette en aidant cette veuve et ses enfants et, sans m'en rendre compte, j'assumai le rôle de mari et de père.

Mes nouvelles responsabilités étaient un lourd fardeau. Je perdis ma liberté de mouvements. Cette perte était cependant compensée par l'affection profonde que je portais à cette femme et à ses enfants. J'ai connu des moments de bonheur sublimes en tant que mari et que père.

Mais ce fut pendant ces moments que je remarquai pour la première fois que quelque chose allait très mal. Je perdais ce sentiment de détachement, cette distance que j'avais acquise au cours de mon séjour chez les sorciers. Je m'identifiais avec les personnes qui m'entouraient et prenait leur misère et leur problèmes en charge.

Il fallut un an d'usure sans relâche pour me faire perdre toute trace de la personnalité que j'avais acquise chez Julian.

Au début, j'avais éprouvé une profonde mais distante affection pour la femme et ses enfants. Cette affection me permis de jouer le rôle de mari et de père avec abandon et plaisir.

Avec le temps cette affection se transforma en un désir éperdu de voir les autres cesser d'être tristes et misérables. Le dynamisme et le sentiment de détachement, qui m'avait donné le pouvoir d'aimer sans rien attendre en retour, avait disparu. J'étais désespéré de voir la misère dans laquelle nous vivions. Je n'éprouvai plus que des besoins banals, comme tous les autres.

De plus, constater qu'à vingt-cinq ans mon énergie physique déclinait était la douleur la plus éprouvante. Sans être en mauvaise santé je me retrouvai un jour complètement paralysé. Je n'avais pas mal : j'étais étendu sur mon lit, impuissant. Alors je me mis à penser. Je me rendis compte que j'avais échoué parce que je ne m'étais pas fixé un objectif abstrait : **LA LIBERTÉ**. Je ne comprenais pas ce qu'était la liberté mais je savais que c'était le contraire de tous les besoins concrets après lesquels je courais.

Le manque d'objectifs spirituels m'avait rendu si faible et inefficace que j'étais incapable de sauver ma famille adoptive de son immense pauvreté. Cette famille m'avait au contraire ramené à la misère, à la tristesse et au désespoir que j'avais connu avant de rencontrer Julian.

Revoyant ma vie se dérouler je réalisai que c'était au cours des années passées avec le *nagual* que je n'avais pas été pauvre, ni éprouvé de besoins concrets et inutiles.

Julian était bien mon *benefactor*. Je n'avais aucune doute que tous les habitants de la maison étaient des sorciers et que j'avais gâché l'occasion d'en faire partie.

Quand la pression de mon incapacité physique parut intolérable, ma paralysie disparu. J'allais travailler mais n'arrivais toujours pas à joindre les deux bouts.

Une autre année s'écoula. Je ne prospérais pas mais je fis une récapitulation complète de ma vie. Je compris pourquoi j'aimais ces enfants et ne pouvais pas les quitter, mais en même temps je ne pouvais pas rester auprès d'eux. Je ne pouvais agir ni d'une manière ni d'une autre.

La seule solution, dans cette impasse, était de mourir comme un guerrier. Je me souvins alors de ce que m'avait dit le *nagual* à propos de la mort : « Ne la souhaite pas, attends simplement qu'elle vienne. Sois là pour qu'elle te prenne dans son flux ».

J'étais si entièrement convaincu que ma fin viendrait, que ma femme et mes enfants, en signe de solidarité, voulait mourir avec moi. Tous récapitulaient leur vie, nuit après nuit, en attendant la mort. Le temps qu'ils y passèrent les fortifia sur le plan mental, mais sur le plan physique leurs corps émaciés disaient qu'ils perdaient la bataille.

Un jour je trouvai un travail temporaire pendant la saison des moissons. Pendant une pause quelqu'un me vola mon chapeau. Il m'était impossible d'en acheter un autre, aussi je me fabriquai une sorte de coiffe en me couvrant la tête avec des chiffons et de la paille. Mes collègues se mirent à rire et à me railler. Je n'en tins pas compte. Mais les hommes continuèrent tellement de hurler de rire que le contremaître, craignant une émeute, me renvoya. Une rage folle me pris et je saisis un homme, le soulevai au-dessus des épaules dans l'intention de lui briser le dos. Mais je pensais soudain à ces enfants qui avaient faim. Je posai l'homme par terre et m'éloignai.

Je m'assis là, devant tous ces gens, au bord du champ, et tout le désespoir qui s'était accumulé en moi explosa finalement. Il s'agissait d'une rage silencieuse, qui ne visait pas les autres, mais uniquement moi-même. Je rageai jusqu'à ce que toute ma colère fût épuisée. Et alors je me mis à pleurer devant ces ouvriers qui me regardaient comme si j'étais fou, ce qui était véritablement le cas, mais cela m'étais égal. Ils ne pouvaient pas savoir que je pleurais sur l'esprit.

Alors une immense vague d'énergie m'a englouti en me laissant le net sentiment que ma mort était imminente. Je savais que je n'aurais pas le temps de revoir ma famille adoptive. Je m'excusais auprès d'eux, à voix haute, de ne pas avoir eu la sagesse et la force d'âme nécessaire pour les délivrer de l'enfer dans lequel ils vivaient sur terre. Je remerciai l'esprit de m'avoir placé sur le chemin du *nagual* et de m'avoir donné une chance imméritée d'être libre. J'entendais les hurlements des hommes, incompréhensifs. Ils avaient le droit de me tourner en ridicule : je m'étais trouvé aux portes de l'éternité et ne m'en était pas aperçu.

Je compris combien mon *benefactor* avait eu raison de dire que ma stupidité était un monstre et qu'elle m'avait dévoré. J'avais gâché ma chance et ne faisait maintenant que servir de pitre à ces hommes.

L'esprit ne pouvait se soucier de mon désespoir. Nous étions beaucoup trop d'êtres humains avec nos petits enfers privés, engendrés par notre stupidité, pour que l'esprit y prête attention.

Je m'agenouillai et remerciai encore une fois mon *benefactor* et dit à *l'esprit* que j'avais honte, tellement honte. Et, dans mon dernier soupir, je fis mes adieux à un monde qui aurait pu être merveilleux si j'avais eu de la sagesse. Une immense vague arriva alors. D'abord, je la sentis, puis je l'entendis, et finalement je la vis venir à moi. Elle me dépassa et son obscurité me recouvrit. Mon enfer était terminé. J'étais enfin mort ! J'étais enfin libre. »

Don Juan : « Le combat des sorciers pour acquérir la **LIBERTÉ** est le plus spectaculaire qui soit. Il est pénible et coûteux. De nombreuses fois il leur a coûté la vie. Chacun, pour acquérir une certitude complète sur ses actions, ou sur sa position dans le monde des sorciers, ou encore pour pouvoir utiliser intelligemment sa nouvelle continuité, *doit annuler la continuité de son ancienne vie*. Alors seulement ses actions peuvent bénéficier de l'assurance nécessaire pour fortifier et stabiliser sa nouvelle continuité.

Les sorciers des temps modernes appellent ce processus d'annulation *le ticket pour l'impeccabilité, ou la mort symbolique*.

Je suis mort dans ce champ. J'ai senti ma conscience s'écouler hors de moi et se diriger vers l'Aigle. Mais comme j'avais récapitulé ma vie impeccablement, l'Aigle m'a recraché. C'est comme s'il me disait de repartir et d'essayer encore. J'ai grimpé sur les hauteurs de l'obscurité et je suis redescendu vers les lumières de la terre. Et puis je me suis retrouvé dans une tombe peu profonde, couverte de pierre et de saleté, au bord du champ. Après avoir déblayé la terre, j'ai aménagé la tombe de façon qu'elle parût contenir un corps et parti.

Je savais que je devais retourner chez mon *benefactor*. Mais avant de commencer mon voyage de retour il fallait que j'explique à ma famille qu'un sorcier ne peut jamais construire un pont pour rejoindre les personnes

de ce monde. En revanche, si les personnes le désirent, elles *doivent* construire un pont pour rejoindre les sorciers.

J'allai à la maison mais elle était vide. Les voisins, bouleversés, me dirent que les ouvriers étaient venus annoncer que j'étais mort au travail, et que ma femme et les enfants étaient partis. Ils me manquaient, mais je me consolais en me disant que ma destinée n'était pas de vivre avec eux.

Quand tout s'effondre autour d'un sorcier il admet que la situation est terrible mais il se rappelle que c'est le destin qui dirige la vie des êtres et non lui. Son seul devoir est d'être aussi impeccable que possible dans son comportement avec ses semblables, puis, sans aucun remords ni regret, de laisser *l'esprit* décider du résultat.

Carlos : « Est-ce que je suis mort, moi aussi, don Juan ? »

« Tu es mort. Mais le grand truc des sorciers est d'être *conscient* qu'ils sont morts. Leur ticket pour l'impeccabilité doit être enveloppé dans la conscience. Ainsi enveloppé leur ticket se conserve à l'état de neuf. Pendant soixante ans, j'ai conservé le mien à l'état de neuf. »